



**“ Atteinte à la Propriété ”**

Ces messieurs du capitalisme hurlent comme des loups lorsque les travailleurs occupent les lieux de travail. Atteinte à la propriété privée, propriété dont, en fait, les travailleurs sont privés.

C'est aux prolétaires que ces lieux appartiennent : ils les entretiennent, font tourner les machines. Et lorsque les patrons ne peuvent plus tenir le coup (trop de frais généraux, concurrence), ils abandonnent l'usine en faisant des faillites frauduleuses.

Il suffit de regarder autour de soi pour voir dans la banlieue parisienne des dizaines d'usines dont les portes sont fermées, que contemplant des chômeurs. Les machines se rouillent et l'usine se délabre!

Propriété privée qui fait que les prolétaires crévent à côté des richesses que l'humanité a su produire pour la collectivité.

Propriété privée, le capitalisme transformant la structure par la centralisation économique et en faisant la propriété collective du grand capital?

C'est la propriété privée de la classe des exploités, minorité intime à côté de la classe exploitée.

Si les travailleurs occupent les locaux, ils occupent ce qui de droit leur appartient. Par ce procédé nouveau de grève, ils obtiennent ce que jamais le prolétariat n'avait obtenu par la grève ordinaire. Ils défendent leurs intérêts de classe qui sont fondamentalement opposés aux intérêts du capitalisme.

Non, il n'y a pas de paix sociale! Ce que l'on appelle ainsi n'est que l'expression du prolétariat vaincu et enchaîné au char du capitalisme.

La lutte de classe ne pourra ces-

ser qu'avec l'anéantissement de la classe d'oppressés. Toujours et partout lutte de classes!

L'occupation est l'arme la plus sûre dans ce combat.

Dans cette lutte il y a deux ennemis irréconciliables ne laissant pas de place à un troisième larron, qui en fait est l'Etat. L'Etat a toujours été l'appareil de domination et de contrainte d'une classe.

L'Etat, c'est la police, la garde mobile, la « justice », le Code civil et les lois scélérates.

La lutte est une lutte à mort entre les deux adversaires. L'un doit disparaître devant l'autre. Le prolétariat est le plus fort, il doit vaincre. Partout où l'Etat s'est ingéré dans les affaires du prolétariat, ce dernier a été battu (Allemagne, Italie).

Dans cette lutte les travailleurs n'ont que leurs chaînes à perdre et un monde à gagner.

**DERNIERE HEURE**

**DANS LA CHOCOLATERIE**

Toutes les grosses boîtes ont débrayé. Les maisons Foulon, F. Meunier, Suchard, Morand, Péron, Continental, Menier, Noiselle, sont en grève.

Les ouvriers occupent les usines et exigent l'application intégrale du contrat collectif.

Mais... la police tente actuellement de faire évacuer les boîtes et déjà à la chocolaterie des Gourmets dans le 15<sup>e</sup> arrondissement 20 ouvriers ont été blessés.

Un car de police est entré dans l'usine et a forcé les barrières des grévistes.

Nous protestons contre ces brutalités. Aux côtés de nos camarades nous lutterons par tous les moyens pour faire respecter les contrats collectifs et même si cela déplaît à certains en OCCUPANT LES USINES.

**LA LUTTE CONTINUE...**

**AU CAMARADE JARDILLIER**

Actuellement le central du 16<sup>e</sup> arrondissement a vu son trafic augmenter dans les proportions de 4/10, à la suite de l'annexion de deux bureaux satellites.

Ces deux derniers bureaux, les 34 et 78, étaient auparavant attachés au central du 8<sup>e</sup> arrondissement.

Il en est résulté une perturbation dans le service de départ, à qui incombe la tâche d'assurer le tri de ces deux nouveaux bureaux.

Malgré le rapport transmis à la direction régionale par deux contrôleurs de ce service, l'effectif du personnel n'a pas été augmenté comme il aurait dû l'être.

Chaque soir des milliers de lettres restent en souffrance et sont dirigées sur le service des nuits.

De plus, l'inspecteur chargé de la surveillance de l'arrondissement a prévenu le personnel qu'il fallait que le travail se fasse quand même, qu'il était prêt à changer les heures de service pour réaliser un effectif plus nombreux dans la soirée.

Il est bien entendu que ce bouleversement apporté aux vacances du personnel ne ferait qu'aggraver l'exploitation qui existe depuis les suppressions d'emploi.

Les responsables de cette manœuvre qui montrent ainsi leurs sympathies aux fascistes, occupent encore les places dirigeantes que leur avait allouées M. Mandel.

Camarade Jardillier, il est temps d'épurer les cadres de votre administration.

Nous espérons que vous ferez vite, pour que tous ces hauts fonctionnaires soient mis hors d'état de nuire.

R. D.

**APPRENTIS CHEZ MAFO A CHOISY-LE-ROI**

Cette maison, qui emploie beaucoup de jeunes, les exploite d'une façon honteuse.

Sous le prétexte qu'ils sont liés par un contrat (vieux, parfois, de trois ans), elle ne les a pas augmentés, et les salaires sont restés, pour les apprentis, de :

Première année : 0 fr. 50 à 0 fr. 75 de l'heure;

Deuxième année : 0 fr. 75 à 1 fr. 25 de l'heure;

Troisième année : 1 fr. 25 à 1 fr. 50 de l'heure.

On oublie, en outre, de donner les deux litres de lait qui, pourtant, étaient portés sur ledit contrat.

Pour ces prix, il faut travailler dans des ateliers où il pleut autant que dehors; et il n'y a ni réfectoire, ni douches.

Les jeunes en ont assez de cet état de choses.

**CHEZ KWATTA CHOCOLATERIE A LA COURNEUVE**

Les jeunes ouvrières de chez Kwatta se sont remises en grève pour le non respect des lois sociales. Depuis une dizaine de jours, elles ont repris la grève d'occupation. Les J. S. les soutiennent dans leur lutte. Nous leur avons porté notre salut et nos directives, dimanche 26, à l'occasion de la Fête de la Courneuve.

**UNE INNOVATION AUX USINES LUTERMA A BLANC-MESNIL**

Le sieur Delamarre, se croyant fakir, sans doute, émet la prétention de faire ressusciter les morts. La population de Blanc-Mesnil se souvient certainement du cortège annonçant la mort du système Bedeau et de son incinération à la maison Luterma. Or, si le Bedeau n° 1 est mort, il y a son fils derrière, baptisé du nom de « Primes », et qui n'est autre qu'un Bedeau n° 2 déguisé, preuve en est, puisque l'on veut recommencer à chronométrer dans l'usine. Les ouvriers luttent de toutes leurs forces contre cette ignominie et c'est là que le sieur Delamarre apparaît, oubliant volontairement ses devoirs de syndiqué, il s'adresse lui, personnellement, au chef d'atelier pour réclamer le chronométrateur. Que pensez-vous et que pensent les délégués d'un tel acte, après la lutte soutenue pour le Pain, la Liberté et le Socialisme?

Il est vrai qu'il ne faut s'étonner de rien, dans cette boîte de vendus et de mouchards.

**UN GROUPE D'OUVRIERS.**

**« AUX LAMPES REUNIES » A IVRY**

Les ouvrières de cette maison ont obtenu, depuis les grèves, de sérieux avantages; mais pourquoi la Direction a-t-elle jugé bon de prendre des surveillants qui, montre en main, suivent, derrière les ouvrières, leur rendement?

Un de ceux-ci, Le Bedeau, vient de l'usine d'Issy-les-Moulineaux, où les ouvrières ont été obligées d'exiger son renvoi. Faudra-t-il en venir à Ivry? Les ouvrières y sont fermement décidées.

**ETABLISSEMENTS SAUTER-HARLE**

En ce moment, la grève se poursuit hardiment, malgré la fugue des patrons qui sont partis avec les huit cent mille francs, montant de la paie due aux ouvriers. Ils essaient par tous les moyens de désagréger le mouvement, en donnant un acompte de trois cents francs à ceux qui veulent les suivre au Syndicat professionnel. Malgré ces tentatives, ils n'ont détourné que cent cinquante jeunes sur douze cents camarades. Nous ne quitterons pas l'usine tant que nous n'aurons pas eu satisfaction.

Le Responsable de la Commission d'Entreprise de l'Usine, P. A.

**LE PROLETARIAT SE DÉFEND**

**300 GREVISTES A BOBIGNY**

Les ouvriers de la Société industrielle de façonnerie sur glace, rue de l'Etoile, à Bobigny, se sont mis en grève, au nombre de 300.

**A LA MAISON FOUCHE A LA COURNEUVE**

A la maison Fouché, à La Courneuve, la grève est reprise depuis dix jours.

A seule fin de reprendre un peu sur ce qu'il dut accorder une première fois, ce patron a jugé utile de licencier 140 ouvriers parmi les meilleurs. Aussitôt, par solidarité, les ouvriers ont décidé de se mettre en grève.

**GREVE CHEZ LEMAIRE 8, Rue de Malakoff A ASNIERES**

Le délégué de grève, camarade actif et toujours dévoué à la défense des intérêts ouvriers, plusieurs fois en butte à la mauvaise foi de son patron dans l'application du contrat, fut débauché après trois années de présence, aussi ses camarades charpentiers et menuisiers se solidariseront pour sa réintégration et sont décidés à tenir jusqu'à la victoire.

**GREVE A LA HALLE AUX VINS**

Depuis hier matin, le personnel des Caves de Rouvray, 1, rue de Bordeaux, a cessé le travail.

**4 USINES PARISIENNES DE TISSAGE SONT ARRETEES**

Quatre usines produisant du tissage et de la passementerie sont actuellement en grève à Paris.

Bour, 8, rue des Annelets, 19<sup>e</sup> arrondissement (210 ouvriers et ouvrières); Caen, 216 bis, rue Saint-Denis (70 ouvriers et ouvrières), en grève depuis quinze jours environ; Perron, 9, avenue Tailade, 20<sup>e</sup> arrondissement (130 ouvriers et ouvrières), arrêtés depuis huit jours; Surre, 32, boulevard de Picpus, 12<sup>e</sup> arrondissement (50 ouvriers ou ouvrières).

**CHEZ RENAULT**

Mardi 6 a été constituée la Section d'Usine de chez Renault. Etaient présents une douzaine de camarades. Une assemblée générale, à laquelle les sympathisants seront admis est prévue pour le mercredi 24, chez Marcel, boulevard Jean-Jaurès, 143, Boulogne. Permanence tous les jours, à la même adresse.

**BONNES A TOUT FAIRE**

Parmi les exploitées, les bonnes à tout faire tiennent une place de choix.

Pour la plupart, très jeunes filles de province, chassées par la misère, elles arrivent à la ville ignorantes de tout et, de ce fait, proie facile pour l'exploitation capitaliste.

Levées souvent dès 6 heures du matin, ménage, cuisine, lessive, entretien des enfants, ravaudage les attendent et la journée ne se termine pour elles qu'entre 8 heures et 9 heures du soir (les jours de réception des patrons, bien plus tard encore).

En ce qui concerne les salaires payés par la bourgeoisie, en général, pour ces quatorze à quinze heures de travail journalier, la moyenne varie entre 250 francs et 350 francs par mois (rarement davantage), nourrie et couchée.

Pour ce qui est du logement, une mansarde exige au sixième étage (escalier de service), sans eau, sans gaz, sans électricité, sans chauffage. On y étouffe l'été, on y gèle l'hiver.

Pour tout confort, un lit de fer, une chaise, quelquefois une table en bois blanc, un petit bahut, et c'est tout.

Comme éclairage, la lampe à pétrole, naturellement.

Pour la nourriture : évidemment, la bonne à tout faire ne mange pas à la table des maîtres (où irions-nous, n'est-ce pas!) Elle sert et elle mange en même temps très souvent, c'est-à-dire debout, prête à répondre au moindre appel de la sonnette.

Ce qu'elle mange? Les restes, bien des fois, ou alors un repas à part, composé de mets inférieurs en quantité et en qualité à ceux servis aux patrons.

Certains de ceux-ci prennent le soin de tout fermer à clef, afin que la bonne ne soit pas tentée d'avoir faim et de se servir.

Les comptes doivent être soigneusement tenus; la parcimonie de la bourgeoisie n'est un secret pour personne et bien malignes (ce n'est pas nous qui le leur reprocherons) sont les bonnes qui réussissent à

faire danser un peu l'anse du panier.

Passons également sur les observations soupçonneuses concernant le travail, le courrier, la vie privée même de ces exploitées.

Comme liberté, elles ne disposent fréquemment que du dimanche après-midi (rarement une autre demi-journée dans la semaine), et cela une fois le déjeuner servi et la vaisselle faite, ce qui se termine vers les 2 heures et demie.

Si elles ne rentrent pas le dimanche soir, le repas est à leurs frais.

Inutile d'ajouter à ces quelques explications sur une forme de l'exploitation capitaliste, que la aussi le patronat sait apprécier ces « jeunes » et le nombre de filles-mères (chassées d'ailleurs dès que cela se présente), de prostituées par force issues de la « gauloiserie » patronale est considérable.

Pour terminer cette petite enquête, il faut dire aussi que l'esprit de résignation, conséquence de l'origine, de la division sociale ré-

sultant du métier lui-même, ont, jusqu'à présent, empêché cette catégorie féminine du prolétariat de lutter et de s'émanciper.

Le jeune Syndicat qui vient de se créer, au sortir de ces grèves qui ont atteint les couches les plus éloignées du prolétariat, ne manquera pas de travail.

Tout est à faire en faveur de ces exploitées : heures de travail, assurances sociales, salaires, congés payés, conseils de prud'hommes, suppression des scandaleux bureaux de placement privés, etc...

Les Jeunes Socialistes (qui comptent dans leurs rangs des bonnes à tout faire qui ont compris leur devoir de classe) doivent s'employer à unir ces camarades sur la base de leurs revendications, les diriger vers leur Syndicat et leur organisation politique.

C'est toute une couche nouvelle du jeune prolétariat, qui compte des milliers d'exploitées, que la Jeunesse Socialiste doit conquérir.

YVETTE.

**ENQUÊTE SUR L'USINE RENAULT (1)**

**Déclenchement de la grève**

Oh! oui combien cette révolte a été savourée par nous. Quelle a été notre allégresse dans cette lutte de libération. Mais cette dernière, il fallait la préparer, la charpenter, la faire en un mot. Cette charpente c'était les syndiqués; mais nous voulions une charpente solide; d'autres grèves avaient déjà éclaté chez Renault et le Seigneur de Billancourt en était sorti vainqueur. Il nous fallait une victoire et nous voulions en être sûrs. Pour cela il ne nous restait plus qu'à faire nous même une charpente solide c'est-à-dire un nombre important de syndiqués qui seraient prêts à diriger les camarades lors du déclenchement de celle-ci. Les jeunes avaient là aussi des tâches, et, de même que les adultes ils devaient former leurs cadres; et c'était chez les jeunes

une propagande aussi dangereuse que celle des adultes; cependant nous nous permettions d'employer les mêmes méthodes qu'eux et chez nous aussi c'étaient des petites réunions, nous parlions de distractions et en été, de sorties champêtres avec quelques camarades, de la propagande et surtout nous nous éduquions syndicalement. Et déjà notre activité revendicative se faisait sentir notre petit mouvement de jeunes a eu un résultat puisqu'au « 130 » (c'est un atelier où il existe un centre d'apprentissage dont j'ai déjà parlé) par hasard, ils ont été augmentés subitement de 50 centimes, tandis qu'auparavant les jeunes n'étaient augmentés que de 3 sous. Notre travail de recrutement et notre activité étaient en plein rendement lorsqu'un matin un mouvement se dessine on sent dans l'atelier la fin d'un malaise, on

perçoit de vagues bruits dans la rue (ne pas oublier que Renault est une ville qui a des rues, des agents de circulation, des gares, des services d'autobus, des téléphones intérieurs, des services de pompiers et sa poste intérieure) puis c'est un chant que l'on entend qui grandit et se distingue l'« Internationale ». C'est ce chant qui incarne la délivrance, l'essor de respirer librement. Les femmes sont en tête dans ce flot humain, elles envahissent l'atelier invitant les derniers réfractaires au mouvement, à débrayer à leur tour; ceux-ci n'insistent pas. Oseraient-ils paraître plus lâches que les femmes? Tout est arrêté. Un camarade monte sur une table, harangue brièvement et peut-être aussi sans grande pratique, les grévistes qui sont massés autour de lui. Quelques délégués sont nommés; ce sont des syndiqués car mal-

gré tout ceux qui n'attendaient pas ce mouvement ont encore quelque peu la frousse. Les délégués partent dans une réunion où se trouvent d'autres délégués d'ateliers (il y a 400 ateliers) ceux qui restent organisent des préparatifs pour le « campement » il faut garder les portes les murs les fenêtres toute issue doit-être surveillée. Puis tout étant gardé dans les ateliers on mit l'argent en commun.

La grève s'étant déclanchée à 10 heures, il faut penser à manger. Tout l'argent ramassé, 2 ou 3 camarades sortent pour acheter des sardines ou autres conserves et même du chocolat; puis un nombre respectable de pains de 4 livres qui seront dévorés avec ardeur tant les événements avaient creusé les estomacs. Le banquet commença mêlé de plaisanteries. Entre 2 ma-

chines, sur les établis et un peu partout des petits groupes piquaient joyeusement. Puis tout-à-coup de la musique vient nous distraire, des plaisanteries, puis la T.S.F. qu'un camarade avait apportée de chez lui fonctionne, après quelques morceaux de danse on nous annonce que les usines Renault étaient en grève ce qui produisit une hilarité générale. Puis l'après-midi les jeunes se distinguèrent : des bals furent organisés avec des guirlandes, des jeux, des parties de foot-ball. Qu'il était beau d'être en grève et quelle facilité pour les jeunes déjà syndiqués d'éduquer les autres. Du bon travail a été fait et c'est par centaines que les jeunes venaient se syndiquer et écouter les conseils et les discours des camarades organisés.

(A suivre.)

(1) Suite de l'enquête paru dans les N° 3 et 4 de « La Jeune Garde ».



Pendant les grèves.